

Sans queue ni tête — France 2010, 95 minutes

Carlo Mandolini

Numéro 272, mai-juin 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64797ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mandolini, C. (2011). Compte rendu de [*Sans queue ni tête* — France 2010, 95 minutes]. *Séquences*, (272), 62–62.



Sans queue ni tête

Curieux film que cet opus 7 de Jeanne Labrune. Porté par une prémisse qui promettait, ce film, ironiquement, porte bien son titre. Sans véritable direction, le scénario peine à trouver sens et la mise en scène, utilitaire, n'aide pas à donner à l'œuvre le relief nécessaire. Le film illustre le cheminement intérieur d'Alice, prostituée de luxe, et de Xavier, psychanalyste dont le couple est en sursis. Tous deux sont confrontés au malaise de constater que leur vie n'est qu'un jeu, une convention, qui implique le don total de soi, mais aussi le déni de sa personnalité. D'où cette idée de raconter, parallèlement, l'existence de ces deux êtres complètement opposés, mais pourtant unis par le fait que tous deux naviguent, sans trop y croire, dans les méandres d'une existence qui les éteint. C'est donc avec curiosité que le spectateur voit ces deux personnages

emprunter des trajectoires qui, inévitablement, les mèneront l'un à l'autre. Le terrain se prépare pour une rencontre à la fois psychanalytique et érotique. Mais étrangement, lorsque celle-ci survient enfin, elle n'apporte rien de concluant. Car plutôt que de permettre à ses personnages de vivre de façon incandescente leur crise existentielle, la réalisatrice se contente (et se complaint, disons-le) dans des scènes convenues et dans des tergiversations sensées illustrer les tourments des protagonistes.

L'interprétation n'arrive pas non plus à hausser la barre de l'intensité. Isabelle Huppert, pilote automatique activé, nous livre son éternel personnage de femme dont la froideur ne fait que dissimuler une profonde déchirure. Mais Isabelle Huppert en prostituée de luxe très en demande ? En tout cas, ici, sous la lentille de Labrune, c'est peu crédible. L'acteur Bouli Lanners est par contre excellent dans le rôle de Xavier. D'une présence sobre mais pénétrante, il réussit à donner une belle profondeur à son personnage. Malheureusement, il est mis sur la touche, au moment pourtant le plus important du film, par un personnage venu de nulle part (un psychiatre joué sèchement par le coscénariste) auquel Alice se raccrochera désespérément sans que l'on comprenne vraiment pourquoi. Quoi qu'il en soit, les personnages semblent, eux, avoir compris, puisqu'à la fin du film, ils retrouvent l'équilibre. Tant mieux pour eux !

CARLO MANDOLINI

■ France 2010, 95 minutes — Réal. : Jeanne Labrune — Scén. : Jeanne Labrune, Richard Debuisne — Int. : Isabelle Huppert, Bouli Lanners, Sabila Moussadek, Richard Debuisne, Valérie Dréville, Mathieu Carrière — Dist. : K-Films Amérique.



Sucker Punch

On ne se cachera pas que le défi était cette fois de taille pour Zack Snyder. Côté films d'action, il nous avait déjà donné *Dawn of the Dead* en 2004, *300* en 2006, puis *Watchmen* en 2009, qui ensemble avaient fait sa renommée. Or, après ces trois succès cinématographiques d'une qualité presque irréprochable, originaux dans leur présentation et d'une esthétique soignée, la barre était très haute. C'est ainsi que le résultat escompté se concrétise avec *Sucker Punch*, œuvre qui, sans être un désastre, n'est que la pâle petite sœur de ses aînées bien en chair. Pourtant, le problème ne réside pas tant dans le contenant que dans le contenu, qui tente de nous faire croire que le film possède plusieurs niveaux en exhibant une histoire décousue. En agissant de la sorte, Snyder semble

vouloir parer son œuvre d'un fard de complexité, alors qu'elle en est totalement dépourvue.

Pour bien comprendre ces propos, il faut avant tout saisir que, dans l'histoire «réelle» du film, se déroule une double fabulation directement issue de l'imagination du protagoniste répondant au nom de Babydoll. Nul besoin de préciser que cette donnée fournira un prétexte pour intégrer à l'œuvre, et ce, de manière tout à fait légitime, les créatures les plus fantastiques imaginables. Parmi ces êtres, nous retrouverons des samourais géants, des soldats allemands zombifiés de la Grande Guerre, des orcs à la Peter Jackson, ou encore des robots humanoïdes des plus menaçants. Les effets graphiques sont donc là, et de bonne qualité, mais l'histoire tordue, tirée par les cheveux et ouvrant la porte à n'importe quels caprices fantasmagoriques, vient en quelque sorte pourrir l'œuvre par la surabondance de gratuité. Rappelant un peu Rodriguez avec son *Machete*, Snyder s'assoit sur son nom récemment acquis et jette un pot de peinture sur une toile vierge, en tentant de faire passer le résultat pour une œuvre de qualité. *Sucker Punch* l'amène donc à cette étape facultative de sa carrière; malgré tout, le long-métrage rassasiera probablement ses fans les plus avides de sensations fortes.

MAXIME BELLEY

■ COUP INTERDIT | États-Unis / Canada 2011, 110 minutes — Réal. : Zack Snyder — Scén. : Zack Snyder, Steve Shibuya — Int. : Emily Browning, Abbie Cornish, Jena Malone, Oscar Isaac — Dist. : Warner.